Introduction

Introduction

L’Histoire ne retient d’ordinaire que les hommes les plus bruyants.

Les conquérants. Les révolutionnaires. Les généraux qui chevauchent à travers la fumée et le feu pendant que la foule hurle leur nom.

Mais derrière presque chaque grande transformation politique se tient une figure d’une tout autre nature :

le survivant.

Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord ne fut jamais l’homme le plus puissant d’Europe. Il ne commanda aucune grande armée. Il n’inspira que peu de ferveur populaire. Il fut rarement aimé. Souvent suspecté. Parfois haï.

Et pourtant : les rois sont tombés, les républiques se sont effondrées, les empereurs se sont élevés puis évanouis, les révolutions ont dévoré des générations entières — et Talleyrand est resté.

Il survécut aux dernières décennies de la monarchie française. Il survécut à la Révolution. Il survécut à la Terreur. Il survécut à Napoléon. Il survécut à la Restauration des Bourbons. Il survécut, à soixante-seize ans, à une nouvelle révolution.

Et tout au long de ce parcours, il contribua à façonner l’Europe moderne.

— * —

Pour certains de ses contemporains, il fut le plus grand diplomate de son siècle. Pour d’autres, il ne fut qu’un traître élégant.

Napoléon le qualifia de :

« Merde dans un bas de soie. »

D’autres l’appelaient :

« Le Diable boiteux. »

Les deux descriptions contiennent leur part de vérité.

Ce roman ne cherche pas à présenter Talleyrand en héros ni en scélérat. L'Histoire est rarement aussi simple, et le pouvoir presque jamais. Ce livre explore plutôt une question plus dérangeante :

Quel genre d'homme survit à tous les changements de régime sans rien perdre de son influence ?

Et peut-être une autre, plus sombre encore :

Que reste-t-il de l'âme après une telle survie ?

— * —

Le monde dans lequel évoluait Talleyrand était violent, raffiné, théâtral, cynique et profondément instable. Les salons aristocratiques scintillaient pendant que des populations entières mouraient de faim. Les diplomates discutaient civilisation tandis que l'Europe brûlait autour d'eux. Les hommes parlaient sans fin d'honneur tout en ourdissant discrètement leurs trahisons derrière les rideaux de velours.

À bien des égards, ce monde n'était pas si différent du nôtre.

Cet ouvrage combine des événements historiques attestés avec des scènes dramatisées destinées à restituer la vérité émotionnelle et politique de l'époque. Les grands tournants diplomatiques, les figures politiques et les moments charnières de l'Histoire reposent sur une recherche historique approfondie ; les conversations privées, les réflexions intérieures et certains moments personnels ont été reconstruits par l'imagination là où l'archive se tait. Le lecteur intéressé par les fondements documentaires de chaque chapitre les trouvera discutés dans la Note de l'auteur correspondante, avec les sources complètes rassemblées dans l'Annexe E — Bibliographie.

Le résultat se veut non seulement un roman historique, mais aussi une exploration du pouvoir lui-même : ses séductions, ses compromis, sa solitude, et son prix.

Surtout, c'est l'histoire d'un homme qui comprit, plus tôt que presque tout autre, que la politique moderne n'appartiendrait ni aux purs ni aux braves, mais à ceux qui sauraient s'adapter.

L'Europe a changé sans cesse autour de Talleyrand.

Lui a changé avec elle.

Ce fut son génie.

Et peut-être sa tragédie.

— Radim Kaufmann

PROLOGUE

Vienne

Le palais Kaunitz, Vienne, 30 septembre 1814. Dix heures et demie du matin. Le valet de pied de Metternich avait déjà frappé deux fois.

Talleyrand se tenait devant le miroir, ajustant sa cravate. Non qu'elle eût besoin d'être ajustée — elle n'en avait pas besoin —, mais l'ajustement même était la chose. Le valet frappa une troisième fois.

« Son Altesse demande si le prince de Bénévent a besoin d'aide pour trouver le salon. »

Talleyrand ne quitta pas le miroir des yeux. « Dites à Son Altesse que le prince de Bénévent arrive précisément à l'heure où la France a besoin qu'il arrive. Ni avant, ni après. »

Il reposa le peigne d'argent, prit sa canne, et marcha — lentement, avec l'économie mesurée d'un homme qui a appris qu'une claudication, déployée à bon escient, fait autorité — le long du corridor de marbre, vers le bruit des puissances qui se querellaient.

Septembre 1814

« Vous êtes en retard », dit Metternich, avec cette amabilité que les hommes puissants déploient quand ils signifient le contraire.

« Prince, répondit Talleyrand sans modifier son allure, je suis, comme toujours, parfaitement à l'heure. C'est l'heure qui s'est égarée. »

Les appartements de la délégation française, palais Kaunitz, Vienne — matin du 30 septembre 1814

Un homme qui s'est préparé pendant cinquante ans à une journée unique arrive à cette journée, lorsqu'elle vient enfin, avec très peu de choses encore à faire.

Le travail de fond est achevé. Les instruments sont choisis. Les interlocuteurs ont été étudiés. Les arguments ont été répétés, en privé, contre des adversaires imaginés, sur cent matinées dont l'archive documentaire ne conserve aucune trace. Ce qui demeure, le matin même, c'est la petite affaire de l'exécution : la toilette, le café froid, la traversée de la ville jusqu'à la salle où la chose,

après tant de préparation, va enfin se produire.

Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord, prince de Bénévent, ministre des Affaires étrangères de Sa Majesté Très Chrétienne Louis XVIII, s'éveilla dans ses appartements du palais Kaunitz à sept heures vingt, le matin du 30 septembre 1814.

Il pleuvait légèrement sur Vienne.

La brume ne s'était pas encore levée de la Hofburg.

Il avait soixante ans et sept mois.

— * —

La chambre où il avait dormi était la seconde en grandeur des appartements principaux que le gouvernement autrichien avait assignés à la délégation française par courtoisie, et que la duchesse de Dino, arrivée avec lui de Strasbourg huit jours plus tôt, avait disposés avec sa précision coutumière. Les murs étaient lambrissés en gris pâle et crème, ornés de moulures dorées sobres, de la fin de l'Ancien Régime — les intérieurs viennois de cette période étant, sur le témoignage esthétique des années comprises entre la paix de Lunéville et le Congrès, conservateurs même au regard des villes conservatrices. Un petit feu brûlait dans la cheminée de marbre. Une cafetière d'argent se tenait sur un plateau près de la fenêtre. La fenêtre donnait sur la cour intérieure du palais, en direction des flèches de la Stephansdom, à deux rues et demie de là, juste visibles au-dessus du brouillard.

Il but une tasse de café.

Il ne mangea rien.

Il n'avait pas pris de petit-déjeuner un matin de travail depuis, selon le souvenir de la duchesse de Dino, environ vingt-cinq ans.

Le valet de chambre l'habilla du costume qui avait été disposé la veille au soir : un habit de cour en soie noire d'une coupe sobre, gilet de soie blanche, cravate de dentelle au col, bas de soie blanche, souliers noirs à boucles ; le large cordon bleu de soie de la Légion d'honneur en travers de la poitrine, de l'épaule droite à la hanche gauche ; l'étoile d'argent à huit pointes de l'ordre sur la poitrine gauche de l'habit ; l'ordre de la Toison d'or — que lui avait conféré Charles IV d'Espagne en 1808, à l'époque de sa correspondance silencieuse et fondamentalement décisive avec Madrid, contre les intérêts de son propre empereur — au col de la

cravate. L’habillement prit, selon le témoignage, douze minutes. Il avait été vêtu de la même tenue, à de menues adaptations près pour la saison, chaque matin de travail des quatorze années précédentes.

Il prit sa canne.

La canne était d’ébène noir, montée d’un pommeau d’argent ciselé qui figurait, en bas-relief, une tête de renard. Il la portait, chaque jour de travail, depuis vingt-trois ans.

Son pied droit, le matin du 30 septembre 1814, le faisait souffrir depuis trois heures environ.

Il n’y prêta nulle attention particulière.

La douleur du pied droit était, selon la comptabilité rigoureuse du corps de Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord, la plus ancienne de ses incommodités. Elle l’accompagnait sous une forme ou une autre, au souvenir de ses propres Mémoires, depuis l’âge de quatre ans environ. Elle l’accompagnerait, en temps voulu, jusqu’à sa mort.

Il marchait, les matins de travail de sa soixante-et-unième année, de cette démarche calme et composée d’un homme dont le corps lui pose problème depuis si longtemps que le problème n’est plus, désormais, qu’un fait.

— * —

Le premier rendez-vous du matin était fixé à dix heures, au second salon du palais Kaunitz, où le Comité des Quatre — Castlereagh pour la Grande-Bretagne, Metternich pour l’Autriche, Hardenberg pour la Prusse, Nesselrode pour la Russie — devait tenir une séance de procédure au cours de laquelle se réglerait la disposition de l’Europe post-napoléonienne. Le Comité des Quatre n’avait pas, selon la lettre exacte du mémorandum de procédure que les quatre puissances avaient rédigé le 22 septembre, prévu la participation de la France. Le mémorandum proposait que les décisions de fond du Congrès fussent prises entre les vainqueurs ; que les puissances mineures fussent admises à la discussion des questions qui les concernaient directement ; que la France, l’Espagne, la Suède et le Portugal fussent admis comme observateurs ; et que les sessions formelles du Congrès se bornassent à ratifier les conclusions atteintes.

Talleyrand avait reçu copie du mémorandum de procédure du marquis de Labrador, ambassadeur d’Espagne, le soir du 23 septembre.

Il l’avait lu deux fois.

Il avait ensuite écrit, de sa propre main, sur une seule feuille de papier pliée, une liste de sept mots et trois principes, dont le premier principe était légitimité et le premier mot, le nom du roi Bourbon d’Espagne.

La seule feuille de papier était sur son bureau depuis sept jours.

Elle y était encore.

— * —

Il s’assit au bureau près de la fenêtre. La lumière du matin, telle qu’elle filtrait à travers la brume viennoise, tombait sur le papier plié. Il le relut pour la septième et dernière fois. Il le replia une fois encore, et le glissa dans la poche intérieure de l’habit, contre l’étoile d’argent de la Légion d’honneur.

Le papier plié était le contenu de fond de la journée de travail qui s’annonçait.

Il était aussi, selon la comptabilité plus longue de la vie politique de Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord, le contenu de fond des cinquante années précédentes.

Les sept mots et trois principes qu’il avait écrits sur le papier n’avaient pas été inventés le soir du 23 septembre. Ils avaient été élaborés, dans certains cas pendant des décennies, au fil de conversations tenues dans des salons, dans des carrosses, dans les antichambres de trois palais royaux, dans les cabinets de deux républiques et d’un empire, aux tables à dîner d’environ deux cents femmes, et dans la correspondance privée d’un réseau de quarante-sept interlocuteurs principaux, entretenue, avec le concours d’au plus trois secrétaires particuliers à la fois, depuis l’automne de 1789.

La préparation, sur l’archive documentaire, avait commencé un peu plus tôt.

Elle avait commencé un après-midi de la fin de l’été 1759, dans un petit jardin sur l’arrière d’une maison de nourrice du faubourg populaire Saint-Jacques, au sud de la Seine, à Paris, dans les dernières années du règne de Louis XV, lorsqu’un garçon blond d’environ quatre ans et sept mois — qui n’avait, à ce stade, jamais vu sa mère ni son père dans le souvenir conscient qu’il avait — s’était tenu seul sur une allée pavée entre deux haies basses de buis, légèrement appuyé sur une petite canne de noyer d’enfant que la nourrice avait fait fabriquer pour lui par un menuisier du

voisinage, et avait observé, avec cette attention soutenue et dépourvue de timidité qui constituerait, pendant les quatre-vingts années suivantes, son principal instrument de survie, la manière dont les adultes mènent leurs affaires les uns avec les autres en l'absence de ceux qu'ils sont censés aimer.

La canne de noyer dans le petit jardin sur l'arrière, selon la comptabilité rigoureuse de la longue préparation, avait été le premier instrument.

Le papier plié dans la poche intérieure de l'habit de cour de soie noire, le matin du 30 septembre 1814, en était le plus récent.

Entre les deux s'étendait la vie politique dont traite ce livre.

__ * __

Le valet annonça que la voiture était avancée.

Il était neuf heures.

Talleyrand se leva du bureau, reprit la canne d'ébène à l'angle du meuble où il l'avait posée, jeta un dernier regard à la cafetière d'argent devenue froide sur le plateau, et marcha, de cette démarche calme et composée qui le porterait à travers la cour de Vienne, à travers le mémorandum de procédure et à travers le règlement post-napoléonien de l'Europe tout entière, vers la porte des appartements.

La douleur du pied droit persistait.

Il n'y prêta nulle attention particulière.

La préparation, le matin du 30 septembre 1814, était achevée.

Ne restait que la petite affaire de l'exécution.

__ * __

Elle allait, au cours des huit mois qui suivraient, réussir.

Elle allait réussir pour la même raison que toute longue préparation réussit, lorsqu'elle réussit : parce que l'homme qui la conduisait s'y préparait, sur l'archive documentaire, depuis l'âge de quatre ans.

L'histoire de la préparation commence là où la préparation a commencé.

Elle commence dans le petit jardin sur l’arrière de la maison de la nourrice, rue Saint-Jacques.

Elle commence à la fin de l’été 1759.

Notes — Prologue

La date de l’arrivée de Talleyrand à Vienne (23 septembre 1814) et son logement au palais Kaunitz sont attestés par sa correspondance avec Louis XVIII de la même période ; voir Correspondance inédite du prince de Talleyrand et du roi Louis XVIII pendant le congrès de Vienne, éd. M. G. Pallain (Paris, 1881). L’heure du réveil et le détail du café refroidi sont des reconstructions cohérentes avec les souvenirs de la duchesse de Dino concernant ses habitudes de journée de travail durant la période 1814-1815.

Dorothée de Dino, Chronique de 1831 à 1862, t. I (Paris, 1909), rapporte le refus, sa vie durant, qu’opposait son oncle au petit-déjeuner les matins de travail, et fait remonter, à son propre souvenir, cette habitude à l’époque de son ministère aux Affaires étrangères sous le Directoire et le Consulat.

Talleyrand fut admis dans l’ordre de la Toison d’or par Charles IV d’Espagne le 12 mai 1808, sur la recommandation de l’ambassadeur d’Espagne à Paris et au moment de sa correspondance silencieuse avec Madrid contre les intérêts de fond de la politique ibérique de Napoléon. La distinction est documentée dans les registres de l’ordre aux archives royales d’Espagne ; le contexte politique est traité en détail au chapitre 16.

Le mémorandum de procédure du 22 septembre 1814 est reproduit dans l’annexe documentaire du Recueil des actes du congrès de Vienne, éd. J. L. Klüber (Erlangen, 1815-1818). La teneur de la réponse de Talleyrand — y compris le recours au principe de légitimité comme concept opératoire — est traitée en détail au chapitre 20.

Le détail de la petite canne d’enfant dans le jardin de la nourrice est reconstruit à partir des indications constantes, dans les Mémoires de Talleyrand et dans la correspondance familiale qui nous est parvenue, selon lesquelles son infirmité se manifesta dans la petite enfance et exigea, dès l’âge d’environ quatre ans, l’usage d’un support pour marcher. La date et le décor précis sont dramatisés. La substance est documentée.

Chapitre 1 — L’Enfant boiteux

Chapitre 1

L’Enfant boiteux

Paris, 1764

« L’enfant ne marchera pas, dit le chirurgien à Charles-Daniel de Talleyrand-Périgord. Du moins, pas sans peine. »

« Alors il apprendra la peine », répondit le père ; et c’est là, selon les rares témoignages qui nous sont parvenus, l’intégralité de la consultation.

Un enfant de la famille Talleyrand-Périgord dans un salon parisien, vers 1764

L’enfant entra au monde sous des plafonds peints et reçut en héritage des attentes plus anciennes que la plupart des royaumes.

Il naquit le 2 février 1754, dans une haute maison de pierre de la rue Garancière, près de l’église Saint-Sulpice, à Paris. Son nom de baptême se déroulait comme un petit traité : Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord, fils de Charles-Daniel, comte de Talleyrand, et d’Alexandrine, de la noble lignée des Damas d’Antigny. La cire des bougies, la dentelle, le latin marmotté — chaque cérémonie qui entoura sa venue fut méticuleuse.

Sa mère ne fut présente à aucune.

Les femmes de l’aristocratie de cette époque allaitaient rarement leurs propres enfants, et Alexandrine de Damas d’Antigny ne se considérait pas comme une exception. Quelques jours après sa naissance, le nourrisson fut emmailloté, confié à des inconnues, et porté de l’autre côté de la rivière, dans le faubourg populaire Saint-Jacques, où une nourrice salariée le reçut dans une petite maison au-dessus d’une tannerie. C’est là qu’on le déposa.

Et c’est là que, pour des raisons que personne dans la famille n’expliqua jamais de manière satisfaisante, on l’oublia largement.

Des mois passèrent.

Puis des années.

Ses parents ne lui rendaient pas visite.

Lorsque la chose finit par remonter à la surface — apparemment soulevée à dîner par une grand-tante qui s'enquit poliment de l'enfant absent —, on s'aperçut que personne dans le proche entourage ne l'avait revu depuis fort longtemps. Il avait quatre ans. On dépêcha un messager. On le ramena de la banlieue.

Et il devint évident que quelque chose, à son pied, n'allait pas.

— * —

Les médecins ne tardèrent pas à se contredire.

L'un mit l'infirmité au compte d'une malformation congénitale demeurée inaperçue durant la petite enfance. Un autre soupçonna une lésion survenue pendant ces années sans surveillance, peut-être une chute. La nourrice, interrogée, mentionna vaguement que l'enfant était peut-être un jour tombé du haut d'une commode. Le détail fut répété, contesté, puis poliment abandonné.

La famille découragea toute discussion plus poussée.

Dans les maisons aristocratiques, préserver la dignité importait davantage que découvrir la vérité.

Quelle qu'en fût la cause, le résultat demeurait visible. Le pied droit se tournait vers l'intérieur à hauteur de cheville. La jambe droite, privée d'un usage normal pendant les années les plus formatrices, s'était trouvée plus courte et plus faible que sa jumelle. Il marchait mal. Il marcherait toujours mal. Au fil des siècles à venir, cette claudication fournirait aux caricaturistes leur arme la plus facile, et à Napoléon Bonaparte son sobriquet le plus méprisant.

Et dans la France du XVIII siècle, la faiblesse n'était pas qu'une infortune.

Elle était socialement dangereuse.

Son père, Charles-Daniel, l'observait avec la gêne contenue d'un soldat à qui l'on aurait remis une arme inadéquate. Le comte avait bien servi la Couronne ; il attendait de son fils aîné qu'il en fît autant. Sa mère, élégante et émotionnellement distante même selon les normes de sa caste, dirigea son attention ailleurs — vers les salons, les obligations, les apparences, les enfants en meilleure santé.

L’enfant comprit très tôt que les familles nobles traitaient souvent l’affection comme un placement.

Et qu’un placement endommagé inspirait rarement de la chaleur.

Quelques mois après son retour, sa mère fut de nouveau enceinte. Dix-huit mois plus tard, elle donnait naissance à un second fils, Archambaud, en parfaite santé. Un troisième, Boson, suivrait. Par un arrangement discret et parfaitement légal, les privilèges de l’aîné — le titre, les terres, le nom de famille dans sa forme indivise — furent silencieusement transférés à Archambaud, comme si le frère aîné n’était jamais né.

On n’en informa pas Charles-Maurice.

Il découvrit simplement, un après-midi, qu’un acte avait été signé.

La carrière militaire traditionnellement réservée aux fils de la noblesse devenait impossible avant même que sa vie eût véritablement commencé. La France admirait la beauté, la discipline, la prestance, l’élégance. Versailles lui-même fonctionnait comme un immense théâtre où la perfection physique se traduisait en pouvoir politique. Un aristocrate qui boitait dérangeait l’illusion. Et déranger des illusions avait des conséquences.

À six ans, Charles-Maurice avait déjà compris quelque chose de fondamental :

Les hommes pardonnent plus aisément la cruauté que la faiblesse.

Cette certitude s’installa en lui, sans bruit et pour toujours.

Des années plus tard, des empereurs se méfieraient de lui, des rois le craindraient, des diplomates scruteraient le moindre mouvement de son visage en quête d’un sens caché. Mais le socle de cet homme à venir se mit en place ici — dans des pièces élégantes où il était toléré plutôt qu’aimé.

— * —

La famille parvint enfin à sa conclusion pratique.

Puisqu’il ne pouvait servir la France par les armes, il la servirait par l’Église.

Pour les cadets des maisons nobles, le clergé offrait prestige, influence, revenus et survie. La foi elle-même restait négociable. L’Église d’Ancien Régime

ressemblait souvent à une autre aile de l'aristocratie déguisée en langage religieux : les évêchés circulaient discrètement entre la même douzaine de familles qui contrôlaient déjà les grands régiments et les charges les plus lucratives de la Couronne. Entrer dans cette machinerie, c'était hériter d'une vie confortable et de la possibilité d'un pouvoir considérable.

Charles accepta la décision sans protester.

Mais en privé, tout enfant qu'il fût, il en mesurait l'humiliation cachée.

On ne l'avait pas choisi.

On l'avait réaffecté.

La distinction comptait.

— * —

Il y eut cependant une exception précoce à ce schéma d'indifférence.

L'aïeule paternelle de son père — Marie-Françoise de Rochechouart-Mortemart, princesse de Chalais — était une femme du siècle précédent, née dans les dernières années du règne de Louis XIV. Elle régnait sur le domaine familial de Chalais, dans l'angle sud-ouest du royaume, où l'air sentait la vigne et où les manières n'avaient pas encore été simplifiées par la mode parisienne. Apprenant que son arrière-petit-fils avait, en pratique, été laissé à lui-même, elle le fit venir.

Il fit le voyage en carrosse, accompagné d'un valet et d'un petit coffre de vêtements devenus trop étroits.

La princesse l'accueillit sur le gravier devant le château, appuyée sur une canne et soutenue par trois domestiques en livrée. Elle était très âgée. Elle portait poudre, dentelle, et l'autorité tranquille d'une femme qui avait jadis vu le Roi-Soleil manger sa soupe.

Elle considéra le garçon en silence un long moment.

« Vous marchez mal », dit-elle enfin.

« Oui, Madame », répondit-il.

« Marchez tout de même. »

Ce fut la phrase la plus utile qu'on lui eût adressée jusque-là.

Il passa l'été à Chalais. La princesse le nourrit, lui apprit à s'incliner sans rompre l'équilibre, et lui permit de lire dans sa bibliothèque — pièce aux hauts plafonds, peuplée de dos de cuir craquelés, où l'air était si immobile que la poussière semblait suspendue en permanence dans la lumière oblique de l'après-midi. Elle ne l'embrassa pas. Elle ne le plaignit pas. Elle se conduisit simplement, jour après jour, comme si elle l'avait attendu.

Ce fut l'expérience la plus proche de la chaleur maternelle qu'il connaîtrait jamais, et elle ne dura pas une saison.

Quand il rentra à Paris, la leçon resta.

Le monde pouvait, en de rares occasions, consentir à reconnaître son existence.

Mais aucune plainte ne le ferait fléchir.

Il cessa donc de se plaindre.

— * —

À mesure qu'il grandissait, l'observation devint son refuge. Ne pouvant dominer physiquement, il apprit à dominer en silence.

Aux dîners, il observait les adultes avec la précision d'un horloger. Il notait qui interrompait ; qui flattait ; qui mentait avec aplomb ; qui craignait l'embarras ; qui menait une conversation sans jamais hausser la voix. Il remarquait la manière dont certaines femmes orientaient un salon par le seul mouvement de leurs yeux plutôt que par leurs paroles ; la manière dont certains hommes se gonflaient avant de parler et ne se dégonflaient qu'ensuite ; la manière dont la dette et la réputation circulaient en silence autour d'une table éclairée aux chandelles, sans jamais être nommées.

Le plus grand pouvoir d'une pièce, découvrit-il, n'appartenait que rarement à la voix la plus haute.

Il appartenait, le plus souvent, à la plus calme.

Un soir d'hiver à Paris, après que les invités eurent quitté un salon éclairé aux chandelles et lourd de parfum, de fumée de tabac et de rires épuisés, son

arrière-grand-mère — venue brièvement à la capitale pour une de ses rares affaires de famille — le trouva assis seul au coin du feu, un livre bien au-dessus de son âge ouvert sur les genoux. Le feu était bas. Quelque part, un valet éteignait des chandelles dans la pièce voisine.

Elle l'observa un instant.

« Vous observez trop, dit-elle enfin. »

L'enfant leva les yeux avec précaution.

« Cela est-il dangereux ? »

Un imperceptible sourire effleura le visage de la vieille dame.

« Pour les autres, oui. »

La réponse l'accompagna jusqu'à la fin de ses jours.

— * —

Le Paris des années 1760 brillait magnifiquement, tandis que la pourriture s'étendait dessous comme sous un bois ciré.

Le règne de Louis XV donnait encore au monde extérieur l'apparence de la magnificence. Les carrosses roulaient le long de boulevards encombrés. Les seigneurs perdaient des fortunes au jeu dans des salons éclairés aux chandelles. Soieries, orchestres, perruques poudrées, diamants, opéras, maîtresses — la machinerie du privilège tournait sans interruption. Les voyageurs étrangers écrivaient à leur famille au sujet d'un royaume qui leur paraissait la civilisation la plus raffinée que l'Europe eût jamais produite.

Mais sous l'élégance, il y avait la dette.

Sous les cérémonies, il y avait la faim.

Et sous la monarchie, il y avait le temps lui-même, qui s'écoulait en silence.

La guerre de Sept Ans s'était achevée en 1763 par la perte du Canada, la perte de l'Inde, et la perte d'une grande partie de ce qui restait de l'ambition maritime française. Le Trésor n'en était pas encore relevé. Des émeutes du pain éclataient tous les quelques années sur les marchés de province. Dans les cafés circulaient

des pamphlets qui raillaient le Roi, la Reine et les maîtresses du Roi avec une vulgarité intime qui eût été impensable une génération plus tôt.

L'enfant ne comprenait encore rien à la politique.

Mais il comprenait déjà l'instabilité. La vie aristocratique tenait tout entière à des apparences. La réputation, c'était la survie. La faiblesse appelait les prédateurs.

Encore une leçon permanente.

Ne jamais paraître vulnérable.

Surtout lorsqu'on l'est.

— * —

À huit ans, on le plaça au collège d'Harcourt, à Paris, l'une des plus anciennes pépinières de l'Université, où les fils de la noblesse de robe siégeaient aux côtés des membres plus discrets des grandes familles. Il y était pensionnaire. Il ne rentrait à la maison que pour certaines fêtes. La nourriture était médiocre, la discipline implacable. Sa jambe le faisait souffrir par temps froid. Il prit l'habitude d'arriver à chaque seuil exactement un demi-pas derrière celui qui entrait avec lui, afin que personne n'eût à ralentir pour lui.

C'était une politesse inutile.

Personne ne ralentissait, de toute façon.

Parmi les maîtres d'Harcourt se trouvait un prêtre grand et sec nommé Hardi, qui enseignait le latin et les rudiments de la dialectique. Il n'aimait pas le jeune Talleyrand. Il le soupçonnait d'une piété insincère, de railler les saints à voix basse, d'avoir l'attention fixée sur tout ce qui ne convenait pas pendant la messe quotidienne. Le soupçon était fondé. La religion ennuyait Charles-Maurice à l'extrême. Les saints l'ennuyaient. Les sermons l'ennuyaient. L'odeur de l'encens froid et de la laine humide dans la chapelle à cinq heures du matin l'ennuyait avec une rigueur qui frôlait l'art.

Mais les systèmes le fascinaient.

L'Église, considérée comme un système, était magnifique. Elle possédait des terres dans chaque province. Elle taxait des récoltes qu'elle n'avait jamais semées. Elle

couronnait les rois, mariait les grands, condamnait les pauvres, archivait les naissances et les morts du royaume, et offrait une hiérarchie parallèle de titres qui doublait presque exactement la noblesse séculière.

Un tel système pouvait être servi.

Il pouvait aussi être utilisé.

Il défiait rarement ses maîtres ouvertement. Il apprit en revanche quelque chose de plus précieux : les gens se révèlent plus complètement quand ils se croient supérieurs. Un confesseur qui s'imaginait avoir devant lui une âme — et non un garçon attentif — disait des choses qu'il n'aurait pas dites en conseil. Le futur diplomate était déjà à l'œuvre.

Un instructeur remarqua plus tard que le jeune Talleyrand possédait « la politesse d'un prince et les yeux d'un serrurier ».

C'était voulu comme un reproche.

C'était sans doute exact.

— * —

Au printemps de 1770, alors qu'il avait seize ans, le carrosse paternel l'emporta vers le nord, le long de la route des cathédrales, jusqu'à Reims, où son oncle Alexandre-Angélique de Talleyrand-Périgord exerçait la charge d'archevêque coadjuteur. La visite était nominalement une simple courtoisie. En vérité, c'était une remise en mains formelle.

L'oncle parrainerait la carrière du neveu. Le neveu, en temps voulu, hériterait d'une part de l'influence de l'oncle au sein de l'Église. Toute personne adulte présente comprenait la transaction, y compris l'enfant.

Ce à quoi il ne s'était pas préparé, c'était la cathédrale elle-même.

Elle s'élevait au-dessus de la petite ville de Reims comme un argument architectural adressé au ciel — plus haute que la raison ne l'exigeait, plus délicate que ne l'aurait permis son poids. Au-dedans, la longue nef sentait la cire d'abeille et des siècles de pierre froide. Les vitraux changeaient le soleil de l'après-midi en flaques rouges et bleues sur les dalles. Cinq ans plus tard, dans ce même édifice, il verrait Louis XVI recevoir la sainte huile du sacre, et croirait, un instant, contempler quelque chose d'éternel.

Il se tromperait.

Mais en cet après-midi de 1770, parcourant la nef au côté de son oncle dont la croix pectorale luisait doucement, il comprit enfin la forme de l'avenir que la famille avait choisi pour lui.

C'était, se dit-il, un avenir parfaitement praticable.

Il ne lui demanderait pas de marcher droit.

Il ne lui demanderait pas de charger à cheval à travers un champ de bataille.

Il lui demanderait seulement d'être patient, observateur, intelligent et moralement souple.

Pour toutes ces qualifications, il était déjà exceptionnellement bien préparé.

— * —

À l'automne de cette même année, il entra au séminaire de Saint-Sulpice à Paris, la maison de formation ecclésiastique la plus respectée de France et l'un des rares lieux du royaume où un jeune aristocrate pouvait acquérir, sous le même toit, théologie, latin et technique politique. Il y avait une petite cellule. Il assistait aux offices. Il récitait les prières. Il prenait ses repas en silence avec les autres novices et apprit à marcher d'un pas mesuré qui dissimulait, presque parfaitement, le léger traînement de son pied droit.

Dans le secret de sa cellule, en revanche, ses lectures étaient autres.

Il lisait Voltaire, dont l'esprit était de contrebande.

Il lisait Montesquieu, dont L'Esprit des lois était techniquement permis, mais officieusement surveillé.

Il lisait les premiers volumes de l'Encyclopédie, dont les articles sur la tolérance, le gouvernement et le droit naturel étaient déjà en train de redessiner le mobilier intellectuel de l'Europe cultivée.

Rien de tout cela n'aurait surpris son confesseur, qui savait parfaitement ce que lisaient les jeunes nobles à Saint-Sulpice. L'entendement était qu'un futur évêque devait connaître les hérésies de son siècle pour mieux les réfuter, le cas échéant.

Que presque personne ne fût jamais appelé à les réfuter relevait d'une autre question.

Talleyrand absorba les philosophes en profondeur.

Il ne crut plus jamais ensuite que l'autorité fût sacrée.

Il crut seulement qu'elle était utile.

— * —

À mesure que l'adolescence durcissait en âge adulte, l'amertume aurait aisément pu le consumer. Bien des hommes dans sa situation seraient devenus rancuniers ou cruels. Talleyrand, lui, cultiva quelque chose de plus froid et d'infiniment plus utile :

Le détachement.

L'émotion brouille le jugement.

L'attachement crée la vulnérabilité.

L'indignation détruit la précision.

Il passerait le reste de sa vie à transformer la distance émotionnelle en avantage politique. Le pied infirme qui lui avait coûté une armée, un titre, la chaleur d'une mère et une place à la table familiale lui avait aussi donné, en échange, une leçon précoce sur l'indispensabilité du contrôle de soi.

L'échange n'était pas équitable.

Mais il avait appris, à six ans, que la plainte ne modifiait jamais la décision d'une maison.

Il ne voyait aucune raison de supposer qu'il en irait autrement des nations.

Et un jour, l'Europe entière le paierait.

— * —

Notes — Chapitre 1

La rue Garancière, dans la paroisse de Saint-Sulpice, se trouve sur la rive gauche, dans l'actuel sixième arrondissement. La famille Talleyrand louait, au début des années 1750, les étages supérieurs d'une maison ; le bâtiment n'a pas survécu dans sa forme du XVIII siècle.

La titulature complète des Talleyrand-Périgord rattache la lignée (avec l'optimisme habituel à l'aristocratie) à Adalbert, comte de Périgord, au X siècle. Que la descendance soit ininterrompue au sens généalogique strict importe moins que le fait que la famille se considérait comme telle, et agissait en conséquence.

L'usage de confier les nourrissons nobles à des nourrices était presque universel dans la haute aristocratie française de l'époque. L'Émile de Rousseau (1762) avait commencé à plaider contre, mais le glissement culturel vers l'allaitement maternel dans les milieux d'élite se fit lentement, principalement après la Révolution.

Les Mémoires de Talleyrand lui-même attribuent le handicap à une chute du haut d'une commode chez la nourrice. Les historiens médicaux modernes ont généralement penché pour une affection congénitale — très probablement un pied bot — devenue plus apparente lorsque l'enfant commença à marcher. Les deux explications ne sont pas strictement incompatibles : une faiblesse congénitale non diagnostiquée peut aisément être aggravée par un accident dans la petite enfance.

Archambaud de Talleyrand-Périgord (1762-1838) hérita du titre principal et des terres, et mena lui-même une carrière militaire et diplomatique brillante. Boson (1764-1830), le troisième fils, demeura également en bons termes avec Charles-Maurice toute sa vie. La renonciation légale à la primogéniture en faveur du second fils était inhabituelle, mais non sans précédent dans les cas d'infirmité physique.

À la fin du XVIII siècle, près de la moitié des évêchés de France étaient occupés par les membres de moins d'une trentaine de familles nobles. Les revenus cumulés du haut clergé approchaient ceux des duchés les plus opulents. Peu de ces prélats se distinguaient par la piété ; la plupart, s'ils se distinguaient en quelque chose, c'était par leurs salons.

La princesse de Chalais (Marie-Françoise de Rochechouart-Mortemart) était l'arrière-grand-mère paternelle de Talleyrand. Devenu vieux, il parlait d'elle comme du seul adulte de son enfance qui l'eût constamment traité avec bonté. Le château de Chalais, en Charente, a été substantiellement transformé depuis les étés qu'il y passa.

Pour avoir, par la voie anglaise, une idée de l'effet que produisait Paris sur les

voyageurs du XVIII siècle, on consultera les lettres conservées de Horace Walpole, qui visita la ville en 1765 et la décrivit avec un mélange d'admiration et de malaise qui a remarquablement bien vieilli.

Le traité de Paris de 1763 mit fin à la guerre de Sept Ans à des conditions catastrophiques pour l'ambition mondiale française. Le préjudice financier fut bien réel ; le préjudice symbolique — pour une monarchie qui s'était proclamée la première puissance d'Europe — se révéla plus difficile à réparer.

Le collège d'Harcourt, fondé au XIV siècle, occupait un bâtiment de la rue de la Harpe. Il survécut à la Révolution sous le nouveau nom de lycée Saint-Louis, qu'il porte encore.

La remarque, fréquemment citée dans les mémoires du XIX siècle, n'est attribuée à personne en particulier dans aucune source contemporaine et pourrait être apocryphe. Sa survie tient moins à son exactitude qu'à sa précision : tout lecteur ayant croisé un futur diplomate reconnaît le type.

Alexandre-Angélique de Talleyrand-Périgord (1736-1821) était à cette époque archevêque coadjuteur de Reims ; il devint archevêque en titre en 1777. Il émigra pendant la Révolution, revint sous la Restauration, et termina sa vie comme archevêque de Paris et pair de France. Sa carrière, dans son ensemble, montra qu'un Talleyrand pouvait survivre même avec des convictions conventionnelles.

Le séminaire de Saint-Sulpice, fondé en 1641, formait une fraction importante de l'épiscopat français du XVIII siècle. Son cursus équilibrait théologie, droit canonique, rhétorique, et une introduction soigneusement dosée aux modes intellectuelles dominantes — y compris celles que l'on désapprouvait officiellement.

L'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert parut en vingt-huit volumes entre 1751 et 1772. Ses articles politiques, souvent rédigés sous semi-pseudonymat, fournirent le vocabulaire essentiel dans lequel toute une génération de Français cultivés débattrait plus tard de la réforme, de la liberté et des limites de l'autorité royale.

Aphorismes de Talleyrand

« Les hommes pardonnent tout, sauf la faiblesse. »

« La parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée. »

Note de l’auteur

De nombreux détails de l’enfance de Talleyrand demeurent historiquement incertains. Les historiens débattent encore de savoir si son infirmité résultait d’une affection congénitale ou d’un accident survenu dans la petite enfance, et l’organisation exacte de ses premières années entre la nourrice et l’arrière-grand-mère ne nous est connue qu’à travers de fragmentaires témoignages mémoriels. Ce qui n’est pas contesté, c’est que son handicap physique modifia durablement sa place au sein d’une des plus anciennes familles aristocratiques françaises, et que la réaction émotionnelle de la maisonnée le marqua pour la vie.

Dans la société noble française du XVIII siècle, le service militaire ne représentait pas seulement une profession, mais une exigence culturelle. La faiblesse physique pouvait réduire de manière spectaculaire les perspectives politiques comme le prestige familial. La réaffectation de Talleyrand vers l’Église fut donc à la fois pratique et socialement stratégique. Le transfert légal des droits de primogéniture à son frère cadet Archambaud, bien qu’inhabituel, n’était pas sans précédent dans de tels cas.

Le portrait de son arrière-grand-mère dans ce chapitre — la princesse de Chalais — s’appuie sur les évocations affectueuses, fussent-elles retenues, que Talleyrand fit d’elle dans ses propres Mémoires. Les conversations de Chalais et celle au coin du feu, à Paris, sont dramatisées ; la relation qui les sous-tend est documentée.

Le chapitre prend pour année d’ancrage 1764, moment où l’infirmité et la réaffectation à l’Église devinrent les faits centraux de sa vie, et autorise le récit à se mouvoir librement en arrière jusqu’à la naissance et en avant jusqu’à l’entrée au séminaire de Saint-Sulpice en 1770. Le lecteur qui préfère une chronologie stricte la trouvera dans l’Annexe A.

Plusieurs des thèmes introduits ici — l’observation, la retenue émotionnelle, la pensée institutionnelle, la survie par adaptation — devinrent des traits centraux que ses contemporains identifièrent à maintes reprises tout au long de la carrière diplomatique ultérieure de Talleyrand.

Principales influences historiques pour ce chapitre :

Emmanuel de Waresquiel, Talleyrand : le prince immobile (Paris : Fayard, 2003 ; éd. rév. 2015) ;

Jean Orieux, Talleyrand, ou le sphinx incompris (Paris : Flammarion, 1970), traduit en anglais sous le titre Talleyrand: The Art of Survival ;

David Lawday, Napoleon’s Master: A Life of Prince Talleyrand (Thomas Dunne Books, 2007) ;

les Mémoires posthumes de Talleyrand (5 vol., Paris, 1891-1892), à utiliser avec la prudence qui convient au témoignage d’une partie intéressée ;

la littérature mémorialiste de l’Ancien Régime, en particulier les Mémoires du duc de Saint-Simon et de la marquise de La Tour du Pin ;

les études sur l’éducation noble pré-révolutionnaire et la formation ecclésiastique de Saint-Sulpice.

— Radim Kaufmann

Chapitre 2

Soie et or

Versailles, 1778

« Vous avez une mémoire remarquable des visages », observa la duchesse en l'examinant à travers le salon.

« Je trouve, dit Talleyrand, que les visages sont les seuls documents que la cour tienne honnêtement. »

« Vous boitez », dit le jeune courtisan, avec la franchise que l'extrême jeunesse autorise avant d'apprendre à mieux faire.

« On m'a laissé tomber, répondit Talleyrand. Et tous les hommes qui m'ont sous-estimé depuis ont connu le même sort. »

Un salon à Versailles, dans les dernières années du règne de Louis XV

Le palais ne se contentait pas d'abriter le pouvoir.

Il le mettait en scène.

Versailles s'élevait de la plaine boisée à l'ouest de Paris comme une hallucination minutieuse faite de miroirs, de marbre, de soie et de vanité humaine. Ses interminables galeries scintillaient sous la flamme des chandelles, réfléchie par les glaces aux cadres dorés. Les nobles glissaient à travers les salons enveloppés de parfums assez coûteux pour nourrir des villages. Les femmes traversaient des parquets cirés dans des robes si architecturalement vastes qu'elles ressemblaient à de petites cérémonies en mouvement. Devant chaque porte se tenaient des valets immobiles, dont la solde était en retard de huit mois.

Tout, dans Versailles, existait pour signifier la permanence.

Ce qui rendait sa fragilité cachée d'autant plus dangereuse.

Au printemps de 1778, le jeune Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord — déjà nommé l'abbé de Périgord par déférence pour sa carrière ecclésiastique, bien qu'il ne fût pas encore ordonné prêtre — était un habitué du palais. Il avait vingt-quatre ans. Il portait sa soutane avec la même indifférence qu'il portait son boitement. Officiellement, il était rattaché à l'appareil du haut clergé. Officieusement, il

apprenait à habiter un bâtiment.

Il y était entré non comme une figure centrale, mais comme un mineur aristocrate toléré, casé quelque part dans la machinerie ecclésiastique qui entourait la cour. Son pied infirme assurait que nul ne le tînt pour physiquement impressionnant. Ce désavantage devint utile. Les puissants ignorent fréquemment ceux qu'ils jugent inoffensifs.

Et les hommes ignorés entendent tout.

— * —

Versailles se mouvait selon des lois invisibles que ne comprenaient que ceux qui y avaient survécu assez longtemps.

Le rang dépendait de l'accès. L'accès dépendait du rituel. Des carrières entières s'élevaient ou s'effondraient à cause d'un placement à table, d'une invitation, d'une présentation, d'un regard échangé par-dessus le couvert. Savoir si l'on était autorisé à tendre à la reine son gant le matin — et tel jour de la semaine — était une question qui pesait, à certains étages du palais, bien plus que les nouvelles des colonies.

La monarchie gouvernait la France.

Mais Versailles gouvernait la monarchie.

Louis XVI, quatre ans sur le trône, était déjà notoirement le mauvais roi pour ce bâtiment. Consciencieux, dévot, doué de ses mains, il était presque entièrement incapable de dissimuler. Or le palais exigeait la dissimulation comme les jardins exigeaient l'arrosage. La reine, Marie-Antoinette, apportait un autre lot de difficultés : elle était autrichienne, âgée de vingt-deux ans, éprise de théâtre, et pas encore entièrement consciente que le pays dans lequel elle s'était mariée se préparait à ne pas l'aimer.

Rien de tout cela n'était visible à l'œil officiel.

Tout était parfaitement visible à Talleyrand.

Il observait avec soin.

Il regardait quels ministres arrivaient le sourire aux lèvres et repartaient ruinés. Il remarquait comment les évêques parlaient publiquement de morale tout en

négociant en privé faveurs, maîtresses et dettes. Des hommes qui paraissaient magnifiques à la cour passaient le soir à supplier les banquiers pour leur survie. D'élégantes dames anéantissaient des carrières politiques par des chuchotements échangés près des tables de jeu éclairées aux chandelles.

Chaque conversation en dissimulait une autre.

Cela le fascinait.

— * —

Il existait deux manières, pour un obscur clerc de fortune modérée, de se rendre indispensable à Versailles, et Talleyrand entendait user des deux.

La première était l'utilité — c'est-à-dire savoir des choses. La seconde était le charme — c'est-à-dire savoir quand les retenir.

Le jeune clerc s'aperçut promptement que le silence avait une valeur extraordinaire dans des pièces remplies d'hommes désespérés d'étaler leur intelligence. Tandis que les autres se disputaient la parole, il apprit à écouter. Les gens se livrent imprudemment chaque fois qu'ils veulent paraître importants. Surtout les aristocrates. Surtout les aristocrates en gêne financière.

À son deuxième hiver d'habitué à la cour, il avait constitué un inventaire silencieux : qui devait de l'argent à qui, qui avait épousé pour le capital et qui pour les relations, quels mariages avaient échoué en privé sans encore échouer en public, quels évêques passaient pour avoir des enfants illégitimes dans tel ou tel couvent du royaume, quelles maîtresses commençaient à lasser quels protecteurs, et quels protecteurs allaient être remplacés. Aucune de ces informations n'était secrète prise isolément. Mais aucune n'avait jamais été rassemblée, dans une seule tête, en un seul tableau.

Il ne l'écrivit nulle part.

Il eût été imprudent de l'écrire.

Les maisons aristocratiques étaient chroniquement cambriolées par des domestiques désœuvrés, et les morceaux les plus intéressants du courrier du château étaient lus à haute voix dans les cuisines dans les heures qui suivaient leur arrivée. Tout ce qui méritait d'être retenu méritait d'être retenu sans papier.

Il retenait donc.

Il commença aussi, très discrètement, à pratiquer le seul art qui comptât à Versailles : l'art d'en dire moins qu'on n'en attend, tout en se faisant demander davantage.

— * —

En mai 1778, le Concert spirituel donnait, aux Tuileries, à Paris, une soirée de musique nouvelle d'un jeune Salzbourgeois nommé Wolfgang Mozart, alors brièvement de passage dans la capitale pour solliciter un emploi de cour qui ne viendrait jamais. Talleyrand s'y rendit, plus par obligation mondaine que par curiosité musicale. La musique ne l'intéressait pas particulièrement, encore qu'il eût appris à en parler convenablement.

Ce qui le frappa, ce fut le public.

Les premiers violons de l'orchestre exécutèrent une symphonie composée pour l'occasion. Le public écouta peut-être quatre minutes. Puis il se mit au travail plus important de la soirée, qui consistait à se lire les uns les autres.

Deux duchesses, en face, se préparaient — à en juger par la géométrie de leurs éventails — à interrompre une amitié de quinze ans.

Un officier des finances assis deux rangs devant, transpirant discrètement, se voyait laisser entendre que son poste ministériel ne survivrait pas à l'automne.

Une jeune femme en jaune pâle, à côté d'un mari bien plus âgé, échangea avec un grand officier debout, dans le fond de la salle, un regard qui dura environ un huitième de seconde et qui annonça, en toute clarté, l'existence d'un appartement très précis près du Pont-Royal.

Le Salzbourgeois, sur l'estrade, jouait merveilleusement.

Trois personnes dans la salle l'écoutaient.

Talleyrand, ce soir-là, ne parla pas au compositeur. Il ne le rencontra jamais. Mais il emporta de la soirée la confirmation privée d'une chose qu'il soupçonnait déjà : l'art, au niveau de la cour, comptait infiniment moins que le public qui se réunissait autour. La représentation était le prétexte. La salle était le médium.

Il rangea l'observation sous la même rubrique que tout le reste.

Elle servirait, en temps voulu, dans d'autres salles.

— * —

En 1780 — six ans avant la rencontre qui définirait toute une génération de ses inimitiés — il fut élu agent général du clergé de France, charge qui le plaçait, à l'âge de vingt-six ans, à la tête administrative des relations financières entre l'Église gallicane et la Couronne. Le poste était nominalement subalterne. Dans la pratique, c'était ce que l'Église avait de plus proche d'un ministère. Tous les cinq ans, le clergé français se réunissait à Paris pour voter à la Couronne un « don gratuit » — contribution soigneusement calibrée pour ressembler à de la générosité tout en demeurant considérablement inférieure à un impôt ordinaire. C'était désormais Talleyrand qui en négociait le montant.

Il s'y montra étonnamment habile.

Il comprenait, comme peu de ses aînés, que le marché entre l'Église et la Couronne n'était plus celui de deux institutions robustes, mais celui de deux institutions inquiètes. Toutes deux avaient besoin d'argent. Toutes deux craignaient l'examen. Toutes deux préféraient négocier en silence. Il arrangea les choses en silence, et renvoya chaque partie persuadée d'avoir gagné. La Couronne reçut son don. Le clergé conserva l'apparence d'une générosité spontanée. Aucune des deux parties n'examina l'arithmétique de trop près.

Ce fut son premier exercice notable du pouvoir.

Et il fut conduit, presque entièrement, en sachant des choses qu'il n'était pas censé savoir sur les gens assis en face de lui.

La leçon, lorsqu'il se retrouverait plus tard en face d'empereurs et de tsars, n'aurait pas à être modifiée.

— * —

Hors des palais, le royaume poursuivait sa lente dérive vers la catastrophe.

Necker, le banquier suisse provisoirement chargé du Trésor français, tentait de redresser les finances publiques par la voie de la franchise publique. En 1781, il publia son fameux Compte rendu au Roi, dans lequel il dévoilait, avec une jovialité trompeuse, l'état réel des comptes royaux. Le document fut vendu ouvertement chez les libraires. En quelques mois, tout Français lettré disposant d'une chandelle comprit que le roi était insolvable.

Au sens strict, ce n’était pas une nouvelle.

Ce qui était neuf, c’était la phrase imprimée.

Une fois le chiffre énoncé, il ne pouvait plus être désénoncé. La cour réagit en renvoyant Necker. Le royaume réagit en se souvenant à jamais de lui comme du seul ministre qui eût jamais dit la vérité.

Talleyrand, depuis son poste d’observation ecclésiastique, en tira plusieurs conclusions à la fois.

La première était que l’opinion publique opérait désormais sur les finances royales, que la Couronne voulût ou non le reconnaître.

La deuxième était que les ministres qui disaient la vérité seraient sacrifiés pour cela.

La troisième était que Necker, malgré toutes ses maladresses de présentation, possédait quelque chose que Versailles même avait perdu : l’apparence de l’honnêteté. En politique, l’apparence importe presque toujours plus que la chose.

La quatrième conclusion, il la garda pour lui.

C’était que tout règlement futur des finances françaises dépendrait désormais de la participation d’hommes exactement comme Necker — c’est-à-dire d’étrangers, de banquiers et de protestants —, dont aucun n’avait été invité dans le bâtiment où l’on prenait les décisions.

Le décalage entre les gens qu’on laissait entrer à Versailles et les gens dont Versailles avait de plus en plus besoin était, voyait-il, le fait politique central de la décennie.

C’était un fait que Versailles refusait de regarder.

Et Versailles, commençait-il à comprendre, ne regardait jamais les faits qu’il avait refusé de regarder.

Jusqu’à ce que, en temps voulu, les faits le regardent en retour.

— * —

Necker avait une fille.

Elle avait onze ans l'année du Compte rendu, et on l'élevait, avec une rigueur effrayante, dans le salon de sa mère, où elle avait déjà été présentée à Diderot, Buffon, Marmontel, Saint-Lambert et au comte de Guibert, et où elle avait commencé, avec le sérieux d'un petit ambassadeur, à les contredire chacun à son tour.

Elle se nommait Germaine Necker. En janvier 1786, à dix-neuf ans, elle épouserait Erik Magnus Staël von Holstein, ambassadeur de Suède en France, dans une cérémonie dictée bien davantage par la commodité diplomatique que par un quelconque attachement romanesque visible, et émergerait — avec le droit, propre aux femmes mariées, d'un salon à elle — sous le nom de Madame de Staël.

Ce fut à l'ambassade de la rue du Bac, au cours de ce printemps de 1786, que Talleyrand se trouva pour la première fois en face d'elle, autour d'une table à thé.

Elle parlait trop haut.

Pensait trop vite.

Refusait la conversation d'ornement.

Ce qui signifiait que bien des hommes à la cour la détestaient déjà.

Talleyrand la trouva instantanément intéressante.

Elle n'était pas belle dans les registres conventionnels qu'admirait Versailles — ses traits étaient trop marqués, son teint trop affirmé —, mais nul ne pouvait l'observer plus d'une minute sans cesser de regarder quiconque dans la pièce. Elle possédait l'avantage déloyal de croire, avec un calme absolu, qu'elle était la personne la plus intelligente de toute réunion à laquelle elle participait. Talleyrand, à cet égard, la trouva la seule femme qu'il eût rencontrée jusqu'alors qui correspondît aux suppositions qu'il faisait en silence à son propre sujet.

« Vous regardez les gens comme s'ils étaient des mathématiques », lui dit-elle après avoir observé son silence pendant la moitié d'une soirée de ragots politiques.

« Et vous parlez, répondit-il avec calme, comme si les mots ne pouvaient pas détruire des vies. »

Elle éclata de rire aussitôt.

La plupart des gens à Versailles riaient stratégiquement. Madame de Staël riait honnêtement. Cela seul la rendait dangereuse.

Leur relation finirait par durcir en rivalité intellectuelle, désaccord politique, admiration occasionnelle et défiance permanente. Elle l'abriterait durant une révolution et tenterait de le dénoncer durant une autre. Il la conseillerait sur le lieu de son exil et refuserait de lui prêter de l'argent pendant. Ils seraient, pendant un demi-siècle, l'un pour l'autre l'interlocuteur préféré et incompréhensible.

Mais en cet instant précoce, ils reconnurent l'un en l'autre quelque chose de peu commun :

Aucun des deux ne croyait entièrement au monde qui les entourait.

— * —

À l'intérieur du palais, les musiciens continuaient de jouer.

La cour ressemblait à ces passagers qui dansent dans un magnifique théâtre tandis que, sous eux, les fondations brûlent à petit feu.

Talleyrand remarquait tout.

L'ennui de la vieille noblesse.

La fatigue cachée sous la cérémonie.

Le désespoir derrière l'élégance.

La vanité fragile des hommes qui prenaient le privilège pour de l'immortalité.

Surtout, il observait comment fonctionnait véritablement le pouvoir. Non par les idéaux. Par les relations.

Un ministre survivait parce qu'il restait utile. Un évêque montait parce qu'il maîtrisait le moment juste. Un courtisan prospérait parce qu'il maîtrisait les apparences.

La certitude morale n'intéressait Versailles que très peu. L'adaptation comptait

infiniment plus.

Cette constatation réconforta Talleyrand. Il avait passé son enfance écarté de la masculinité aristocratique traditionnelle à cause de son infirmité. Mais Versailles récompensait d'autres talents : la mémoire, la conversation, la retenue, la précision, l'observation, la maîtrise des émotions. Pour la première fois de sa vie, il entrait dans un milieu où son esprit comptait davantage que son corps.

Et il entendait le maîtriser parfaitement.

Aux soupers, il s'exerçait à en dire moins que les autres. Cela créait l'illusion que ses mots possédaient une importance singulière chaque fois qu'il se décidait enfin à parler. Les diplomates plus âgés notèrent aussitôt l'effet. Les jeunes aristocrates le trouvaient déconcertant.

Un seigneur observa en privé : « Il écoute comme un confesseur et parle comme un homme qui prête à intérêt. »

Encore une critique.

Encore exacte.

— * —

À mesure que les mois passaient, Talleyrand s'enfonçait plus avant dans le circuit politique invisible qui entourait la monarchie. Il découvrit que l'influence appartenait souvent moins aux ministres officiels qu'à des intermédiaires officieux : maîtresses de salon, amantes, évêques, banquiers, secrétaires particuliers, joueurs, courtisans.

La France paraissait absolue vue de l'extérieur.

À l'intérieur, elle ne tenait que par les services rendus.

Cette intelligence ferait plus tard de lui l'un des plus grands diplomates d'Europe.

Car la diplomatie n'est, en somme, que la politique de cour élargie aux nations.

Un soir d'automne 1788 — il avait été formellement élevé, cette année-là, à l'évêché d'Autun, petit siège bourguignon dont il n'avait nullement l'intention d'exercer les charges pastorales —, il sortit sur un balcon du palais qui donnait

sur les jardins sombres de Versailles. Il venait d'assister à une réception donnée par le comte d'Artois, frère cadet du roi, dont il avait enduré la conversation près d'une heure. Derrière lui brûlaient encore des milliers de chandelles. Des rires flottaient par les fenêtres ouvertes. En contrebas, les carrosses attendaient sous la lumière dorée des torches. Le long de la terrasse, on avait sorti une semaine plus tôt les orangers en caisse en l'honneur de la douceur inhabituelle de la soirée.

Le royaume paraissait éternel.

Mais il ne croyait plus à l'éternité.

Derrière lui se tenait l'aristocratie la plus riche d'Europe.

Devant lui s'étendait un pays qui glissait lentement vers la faim.

Et quelque part entre ces deux réalités, l'Histoire se préparait.

Talleyrand comprenait quelque chose que la plupart des courtisans ne comprenaient pas :

Les systèmes déclinent par paliers, puis d'une ruine soudaine.

Des années plus tard, beaucoup de survivants prétendraient avoir prévu la Révolution.

La plupart mentiraient.

Mais Talleyrand avait vraiment vu la faiblesse sous l'or.

Et lorsqu'un homme voit clairement la faiblesse, il ne fait plus jamais entièrement confiance au pouvoir.

— * —

Notes — Chapitre 2

Versailles, agrandi par Louis XIV à partir du pavillon de chasse de son père, devint résidence royale principale en 1682 et le demeura, à de brèves exceptions près, jusqu'en octobre 1789. Le palais abritait à tout moment plusieurs milliers de courtisans résidents, de serviteurs et de leurs personnes à charge — population plus nombreuse que celle de bien des villes de province.

Talleyrand fut nommé abbé de Saint-Denis de Reims en 1775, un bénéfice rapportant un revenu sans exiger résidence ; le titre d'abbé, employé par courtoisie, lui resta longtemps avant son ordination sacerdotale en décembre 1779. La pratique de détenir un titre ecclésiastique pour la rente plutôt que par vocation était parfaitement caractéristique du clergé noble de l'époque.

L'étiquette de Versailles, codifiée au cours du XVII siècle, réglait tout, depuis l'ordre d'entrée dans une chambre jusqu'au droit de toucher la personne du roi — son habit, sa manche, son gant. Les Mémoires de Saint-Simon restent la description indispensable du système au sommet de son absurdité, bien qu'à l'époque de Talleyrand celui-ci eût glissé vers quelque chose qui approchait l'auto-parodie.

Louis XVI succéda à son grand-père Louis XV en mai 1774, à dix-neuf ans. Les témoignages contemporains le décrivent presque uniformément comme bien intentionné, consciencieux, lent à la parole et mal adapté par tempérament aux exigences théâtrales du trône. Le comte de Provence, son frère, devait décrire plus tard le règne de son cadet comme « celui d'un homme condamné à lire, en scène, un rôle écrit pour une voix plus forte ».

Wolfgang Amadeus Mozart séjourna à Paris de mars à septembre 1778, où sa mère mourut et où sa tentative d'obtenir une charge de cour ou d'Église s'acheva par une déception. Le Concert spirituel créa sa symphonie dite « Paris », K. 297, le 18 juin 1778 aux Tuileries ; que Talleyrand fût ou non présent à cette représentation précise ne peut être vérifié, mais sa fréquentation de tels concerts était suffisamment régulière pour que quelque chose du genre ait certainement eu lieu.

L'agent général du clergé était élu par l'Assemblée du clergé périodique pour gérer les affaires temporelles de l'Église gallicane entre les sessions, y compris le fameux « don gratuit » quinquennal à la Couronne. Talleyrand y servit de 1780 à 1785 et utilisa la charge pour acquérir une connaissance pratique des finances publiques qui lui rendrait service durant le demi-siècle suivant.

Jacques Necker (1732-1804), banquier genevois et directeur général des Finances sous Louis XVI, publia le Compte rendu au Roi en février 1781. Bien qu'une analyse postérieure ait suggéré que les chiffres avaient été présentés avec une certaine dose d'optimisme, le document constituait une véritable nouveauté : c'était la première fois qu'un ministre français rendait volontairement publics les comptes de la nation. Il fut renvoyé trois mois plus tard.

La maison Necker, d'abord à Paris puis à Coppet sur le lac de Genève, comptait parmi les salons intellectuellement les plus exigeants de la fin des Lumières.

Suzanne Curchod (madame Necker) avait été, dans sa jeunesse, brièvement fiancée à Edward Gibbon. Leur fille Germaine grandit en considérant les principaux hommes de lettres d'Europe non comme des célébrités, mais comme des relations de passage de ses parents.

La remarque, attribuée par certaines sources du XIX siècle au vicomte de Ségur, existe en plusieurs variantes. Que Ségur l'ait ou non prononcée, la description fut largement répétée à Paris bien avant la Révolution et parvint très probablement aux oreilles de Talleyrand, où elle ne semble pas lui avoir causé d'inconfort.

Talleyrand fut pourvu de l'évêché d'Autun, en Bourgogne, le 2 novembre 1788, et consacré évêque le 16 janvier 1789. Il ne séjourna dans son diocèse qu'un peu moins d'un mois en tout avant d'être élu, la même année, pour en représenter le clergé aux États généraux — réorientation de priorités tout à fait typique de l'épiscopat noble d'Ancien Régime.

Aphorismes de Talleyrand

« Qui n'a pas vécu au dix-huitième siècle avant la Révolution ne connaît pas la douceur de vivre. »

« La parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée. »

« Surtout, point de zèle. »

Note de l'auteur

Versailles, dans les dernières décennies qui précédèrent la Révolution française, demeure l'un des plus extraordinaires exemples qu'ait connus l'Histoire d'un théâtre politique tenant lieu de gouvernement. Le rituel de cour, sous Louis XVI et dans les survivances du règne précédent de Louis XV, créait un milieu où le symbolisme, l'accès et l'étiquette portaient d'énormes conséquences politiques, pendant qu'en sous-sol les finances du royaume s'effondraient en silence.

Les premières relations cléricales et aristocratiques de Talleyrand l'introduisirent dans ce monde alors qu'il était encore un jeune homme. Les mémoires contemporains le décrivent à plusieurs reprises comme exceptionnellement observateur, retenu et socialement perspicace, bien avant sa célébrité diplomatique ultérieure. La scène du Concert spirituel, dans ce chapitre, est composite — Talleyrand fréquentait certainement de telles soirées à cette période, et le séjour parisien de Mozart est documenté, mais aucune source ne les place dans la même salle à une date précise. La vignette est offerte dans cet esprit.

Le portrait de Versailles, à la fois magnifique et structurellement fragile, reflète la compréhension historique moderne de l'Ancien Régime dans les années 1770 et 1780. Instabilité financière, ressentiment de classe, dette des guerres étrangères (y compris l'intervention américaine, de plus en plus coûteuse), philosophie politique des Lumières et rigidité de la hiérarchie sociale : tout cela contribua à la crise grandissante qui couvait sous l'élégance de surface de la vie de cour.

Germaine de Staël apparaît ici au moment historique de son mariage avec le baron de Staël, début 1786, lorsqu'elle ouvre l'ambassade de Suède de la rue du Bac comme un salon parisien et inaugure avec Talleyrand cette amitié longue, complexe, souvent combative, qui durera jusqu'à sa mort en 1817. Leurs premières conversations ne sont pas conservées verbatim, mais le dialogue dramatisé dans ce chapitre repose solidement sur la personnalité que tous deux affichèrent au fil de décennies de correspondance et de mémoires contemporains.

Le chapitre prend pour année d'ancrage 1778, comme moment représentatif du Versailles pré-révolutionnaire, tout en autorisant le récit à s'étendre jusqu'à la nomination de Talleyrand comme agent général du clergé en 1780, aux réformes de Necker en 1781 et à sa consécration comme évêque d'Autun au début de 1789. Le lecteur qui préfère une chronologie stricte la trouvera en Annexe A.

Plusieurs détails concernant la culture de salon, l'anxiété financière de l'aristocratie, l'étiquette de cour et l'administration ecclésiastique s'inspirent de :

Emmanuel de Waresquiel, Talleyrand : le prince immobile ;

Duff Cooper, Talleyrand (Londres : Jonathan Cape, 1932), encore aujourd'hui le portrait anglais indispensable ;

Philip Mansel, Pillars of Monarchy, et d'autres études sur le rituel de cour à Versailles ;

Maria Fairweather, Madame de Staël (Constable, 2005) ;

la littérature mémorialiste de l'Ancien Régime, en particulier les Mémoires de la marquise de La Tour du Pin et du comte de Ségur ;

Munro Price, Preserving the Monarchy: The Comte de Vergennes 1774-1787 (Cambridge, 1995), pour le décor diplomatique et financier.

— Radim Kaufmann